

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 11

Artikel: La voix du clocher : note gaie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198668>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ne viennent ni de Lausanne, ni de Vevey, ni de Montreux. Ce sont tout simplement des amateurs de la localité et des villages voisins. Seul, le chef est une importation; c'est M. Thümer, de Lausanne, qui s'acquitte de sa tâche avec beaucoup de talent, de dévouement et — il nous l'a dit lui-même — avec beaucoup de plaisir.

Même chose pour les artistes dramatiques, qui tous sont de Cossonay, de la ville même ou des environs. Dames et messieurs, notaires, professeurs, négociants et employés s'associent sans façons, pour le plus grand plaisir de leurs auditeurs et pour le leur propre.

La pièce de résistance de la soirée de samedi dernier était *L'abbé Constantin*, une comédie un peu terne, monotone, dont tout l'attrait est dans les finesses de l'interprétation. La tâche était ingrate. Eh bien, les artistes amateurs de Cossonay s'en sont tirés avec honneur.

M'est avis qu'à présent le vrai domaine du théâtre d'amateurs c'est la province. Dans les villes qui ont une scène sur laquelle jouent régulièrement des artistes de profession, les amateurs ont affaire à trop forte partie; ils ne trouvent plus auprès du public l'appui qu'ils en attendent. Et puis — pourquoi ne pas le dire — en ville, les amateurs sont trop facilement portés à imiter les gestes, les trucs, les effets particuliers des acteurs en vedette qu'ils ont occasion d'entendre. C'est un grand tort, ce me semble, car, à ce jeu-là, les amateurs s'exposent à perdre, sans compensation le plus souvent, leur personnalité, leur simplicité et ce charme particulier d'une inexpérience qui se laisse voir franchement. On pardonne tout à des amateurs sincères, qui se montrent tels qu'ils sont et ne prétendent point jouer les Mounet-Sully ou les Coquelin. En rendant leur rôle à leur façon, tel qu'ils le comprennent, ils arrivent à une interprétation qui, pour n'être pas toujours conforme à la tradition et aux règles du théâtre, n'en est pas moins souvent très intéressante.

C'est là un des grands mérites des amateurs de Cossonay.

J'avais vu jouer *L'abbé Constantin* par une troupe parisienne. C'était parfait, naturellement, et je sortis enthousiasmé du théâtre. L'autre soir, je sortis également enchanté du casino de Cossonay, bien que mes impressions fussent toutes différentes de celles que m'avait procurées la première représentation.

Voilà! Ou bien l'art parfait ou bien le naturel, tout simple. Il n'y a pas de milieu.

Aussi, M. Darcourt, qui, dans quelques jours, irez là-bas, avec vos excellents artistes, vous y serez, la chose est sûre, fort bien accueilli et très applaudi, mais, de grâce, n'allez pas me gêner mes artistes de Cossonay.

Et toi aussi, Cossonay, tout en prenant ta juste part du progrès et des idées nouvelles, reste ce que tu es, le gros bourg tranquille, où la vie rustique et la vie citadine se confondent, se marient si heureusement; où la première pousse jusque sous tes fenêtres ses opulentes « courtines », où la seconde égrène jusque dans les champs de blés et de pommes de terre ses coquettes villas.

C'est là ce qui fait ton charme. J. M.

La voix du clocher.

NOTE GAIE

Quelle jolie petite paroisse que celle de l'abbé Rivière. Juste à la crête d'une montagne et dominant les alentours comme de la pointe d'une aiguille.

Vignobles, pâturages, langues de femmes bien aiguisées, rien n'y manquait; mais de religion, pas plus que sur la main.

Le curé gémissait profondément de cette indifférence contre laquelle il luttait depuis plus de dix

ans. Son confessionnal était tout à fait désachalandé, pas même un échantillon de cette espèce qui s'attache au bois, et qu'on nomme dévôte, point de vieille fille sacristine, pour souffler sur la foi qui s'y éteignait.

C'était au point que le bon curé avait appris à sa servante, Mlle Anastasie, à servir la messe, car les enfants de cœur n'étaient bons qu'à boire le vin des burettes, ou à se donner des taloches derrière son dos; mais comme elle était très obstinée, ils ne pouvaient aller ensemble plus loin que l'Introït, car pour le Kyrie, M. le Curé n'aurait jamais eu le dernier mot.

Avec cela, l'église avait peine à se tenir debout. Les murs lézardés, le plafond fendu, le clocher où pendait une seule cloche, les gouttières... bref un délabrement qui n'avait d'égal que celui de la conscience de ses paroissiens.

L'abbé Rivière ne mangeait plus, tant il se faisait de mauvais sang, et par suite il maigrissait à vue d'œil. Sa longue soutane pendait autour de lui comme une draperie contre un pilier.

Que faire! à quel saint se rendre, pour convertir sa malheureuse paroisse, et s'assurer encore s'il se pouvait, une petite place en paradis!

Un jour qu'il prolongeait sa méditation plus qu'à l'ordinaire, parce qu'elle dégénérait en examen de conscience, il crut voir le diable, faisant sauter au bout de sa fourche toutes les âmes de ses ouailles au fond de l'enfer...

Cette vision si lugubre acheva de l'épouvanter à tel point qu'il résolut de les lui arracher à tout prix...

Hélas! comment s'y prendre!.. C'était cette question qui lui faisait pousser de si profonds soupirs, en arpentant les allées de son jardin, pendant qu'il récitait son office.

Mlle Anastasie, qui tricotoit ses bas en soignant du coin de l'œil son vieux maître, ne perdait pas un de ses soupirs dont elle connaissait la cause. Aussi lui cria-t-elle tout à coup du fond de sa cuisine:

— M. le curé! si vous promettiez tant seulement deux sous à saint Antoine, il vous enverrait sûrement une idée lumineuse.

— On pourrait bien essayer! répondit-il tout en haussant les épaules avec découragement: Qui ne hasarde rien, n'a rien!

— Tiens! ne dirait-on pas que c'est déjà fait, reprit la domestique... V'là justement qui m'en vient une, et je crois bien qu'elle éclairera toute la paroisse.

Et rejoignant l'abbé Rivière, la brave fille lui fit tout bas part de son inspiration.

Elle était sans doute merveilleuse, car le visage de son maître se rasséréna.

— Cependant, reprit Mlle Anastasie, lorsqu'elle eut achevé sa confidence... ça me laisse un remords... Vous savez bien qu'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre!

— On le dit, répartit tranquillement l'abbé... mais ce n'est pas prouvé...

Le dimanche suivant, c'était justement la fête patronale. En cet honneur, et par exception le fils du maire devait servir la messe, et Mlle Anastasie qui remplissait les fonctions de sonneur, avait tellement sonné l'unique petite cloche, que tout le monde s'était mis en route, pour voir de quoi il retournait.

Une fois à l'église, le plus gros était fait, et les curieux y entraient par un reste d'habitude.

Au moment du prône, l'abbé Rivière monte en chaire, le visage pâle et défait. Il promène sur l'auditoire des regards lamentables... et sans autre préambule raconte en termes très émus la vision dont il a été favorisé...

— Vous le voyez, mes frères, tonne-t-il, profitant de l'effroi général; vous avez été sourds à tous les appels à la pénitence, il ne vous reste plus que les flammes de l'enfer, autant les subir tout de suite.

Etendant alors le bras vers la voûte de l'Eglise, il prononce comme l'ange exterminateur ces terribles paroles:

— Feu du ciel, descendez!

Au même instant du haut de la coupole lézardée que le clocher surplombe, jaillissent des milliers d'étincelles, qui se répandent sur les assistants immobiles de terreur...

— Feu du ciel, descendez! reprend de nouveau le curé qui croit lire sur les visages des signes de repentir, et entend plus d'un pécheur se frapper la poitrine, non sans regarder si son voisin en fait autant.

Les étincelles tombent toujours plus pressées, plus abondantes. Les cris de grâce... grâce... M. le curé, nous nous convertirons... commencent à dominer le crépitements; mais le saint homme jugeant qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, crie encore d'une voix frémissante:

— Feu du ciel, descendez!

Une légère acalmie semble se produire... Le clocher lui-même paraît s'entr'ouvrir et livre passage à une sentence de grâce, qui arrive à l'oreille du prédicateur comme un coup de tonnerre:

« Monsieur le curé, il n'y a plus de paille! »

DE BON ALOY.

A propos d'un article.

L'année dernière, dans un des derniers numéros du *Conteur*, un vieil abonné des bords de la Veveyse signalait certaines expressions défectueuses que beaucoup de personnes, qui ont sans doute quelque difficulté à s'exprimer, emploient dans la conversation de chaque jour. C'est le mot d'*a-côté*, comme le dit très bien l'honorable Veveysan, ce mot qui est l'à peu près, l'approchant de ce que l'on veut dire et qui sort si facilement de la bouche de tant de bons Vaudois, parce que ceux-ci ne connaissent bien souvent pas du tout le mot propre à employer dans chaque cas.

Outre ces fautes de langage que nous commettons, il en est d'autres qui ne sont pas bien graves non plus, mais dont on pourrait plus aisément se corriger; je veux parler des fautes de liaison.

Chacun fait plus ou moins souvent de ces fautes-là, n'est-ce pas? Et dans le feu d'une conversation ou d'un discours, elles échappent même à l'homme le plus lettré; mais il est certains personnages, beaux phraseurs, aimant par dessus tout à s'entendre causer, qui ont pour détestable manie de faire sonner à tout propos les *s* et les *t* avec le mot qui suit et d'appuyer même sur certaines liaisons de mots qui, bien permises en bon français, sont cependant évitées par les orateurs, parce que ces liaisons-là, pour ne pas être défectueuses, tintent néanmoins fort mal à nos oreilles.

Un de mes amis, qui avait contracté cette déplorable habitude, disait entr'autres: Il est deux heures *z'et* demie, trois, six, dix heures *z'et* demie. Ces liaisons doivent se faire il est vrai, parce qu'elles appartiennent à la langue; néanmoins elles nous paraissent un peu pous-sées à l'extrême, à nous autres Vaudois surtout, qui nous soucions fort peu de ces mariages de mots et qui, en fait de liaisons, sommes plutôt enclins à les négliger.

L'ami en question était tellement pénétré de cette manie de faire sonner l'*s* du mot *heures* avec les mots *et demie* qu'il lui arrivait très souvent de dire: Voilà une heure *z'et* demie! déjà une heure *z'et* demie, etc., ce qui lui valut un jour une remarque fort bien appliquée. Puisque, lui fut-il dit, tu te plais à faire de si belles liaisons, ne te gêne pas de dire dorénavant, il est une *z'heure z'et* demie; ce sera tout à fait joli!

Dès lors, notre ami s'est corrigé.

Il est aussi d'autres personnages qui, pour singer ceux que je viens de signaler, font alors d'affreuses liaisons, de ces liaisons que l'on nomme des *cuirs* ou des *fours*, dans le langage vulgaire.

Un honorable syndic de ma connaissance était dans ce cas. Un jour, arriva au village un des membres du Conseil d'Etat.

— Comment cela va-t-il, Monsieur le syndic? lui fit le Conseiller en l'abordant.